

# **Les partisans**

Aharon Appelfeld

Atelier de lecture œcuménique  
Temple de Villefranche-sur-Saône  
jeudi 15 juin 2023, 18h

1. Présentation du livre
2. L'époque, le contexte
3. Aharon Appelfeld , dans le faisceau des vivants

## 1. Présentation du livre

---

**Les partisans**, c'est un **roman**, paru en 2012 en Israël, écrit en hébreu et traduit en français en 2015 par Valérie Zenatti, devenue plus qu'une traductrice, une amie chère, pour Aharon Appelfeld. Celui-ci est mort en janvier 2018, à l'âge de 85 ans, et sa mort a laissée Valérie Zenatti dévastée.

**Les partisans**, c'est l'histoire durant presque 2 ans d'un petit groupe d'hommes, de femmes et d'enfants, qui tentent de survivre dans la nature en se cachant de « l'ennemi ». On se demande tout de suite, **Quel** est donc cet ennemi, qui n'est pas nommé et dont les soldats les plus aguerris sont envoyés pour combattre ce petit groupe, en s'appuyant sur des paysans et des délateurs ? Qui sont ces hommes, ces femmes et ces enfants isolés ? **Pourquoi** sont-ils là, dans la nature, ces combattants comme ils s'appellent eux-mêmes, soudés bien malgré eux ? **Comment** font-ils pour survivre, matériellement, spirituellement, le jour en se cachant, la nuit en progressant sur le terrain, sous la direction d'un des leurs ayant gagné le statut de commandant grâce à son efficacité dans l'art du camouflage, de l'embuscade, des patrouilles et des expéditions ?

Les réponses à ces questions, nous les apprenons petit à petit, au long de 85 courts chapitres, écrits presque toujours au présent : nous sommes amenés à vivre avec ces combattants, à marcher avec eux, jour après jour, à les regarder s'organiser, s'interroger, à plonger avec eux dans la profondeur des âmes, à désespérer, à espérer, à les suivre pas à pas jusqu'au dénouement.

### **[Quelques personnages]**

Nous prenons l'histoire des partisans en route, quelques mois après la constitution du groupe. Voici **Edmund**. Il a 17 ans, il a quitté le lycée (au grand désespoir de ses parents) et rejoint les combattants. Il se transforme physiquement, au rythme des entraînements. C'est lui qui raconte. Voici **Kamil**, le commandant, il mesure 1,95 m, il est prix d'excellence de l'académie d'architecture. Il est intrépide, secret, puissant et sujet à des sautes d'humeur. Il pèse chaque mot. Il lui arrive de lire un Psaume avant une expédition hasardeuse. Il y a **Félix**, un ingénieur qui a construit des maisons, avec jardin. Il émane de lui une grande sérénité. On le suit

avec confiance. Contrairement à Kamil, il ne mélange pas les sujets spirituels et les actes. Il joue - enfin il jouait - du violoncelle et fredonne des airs de Bach.

Nous comprenons alors comment cette première équipe s'est constituée : elle s'est échappée du ghetto avec pour mission de sauver un maximum de gens. Tout d'abord les deux initiateurs, Kamil et Félix, puis Edmund qui les a rencontrés par hasard, à la gare, puis 4 autres personnes, puis un enfant de 2 ans qui errait, et maintenant le groupe compte 44 âmes. Ensuite, c'est un combat permanent pour la survie. Avec un maximum d'inquiétude et de soins attentifs pour le petit de 2 ans, dénué de parole. Un combattant l'appelle **Milio. Danzig** le porte contre sa poitrine. Danzig est un grand gars affable, qui mesure 2 mètres et se trouve transformé par cet enfant muet qui observe tout, sans pleurer.

Dans le groupe, il y a un homme qu'on ne voit pas et qu'on n'entend jamais. Il s'appelle **Reb Hanokh**. Il est aveugle de naissance. Il gagnait sa vie en tricotant. Il avait épousé une jeune aveugle de son âge et ils ont eu trois enfants voyants. Il était tombé de la charrette qui emmenait les raflés à la gare, il s'était caché et à la nuit il s'est redressé, c'est là qu'il fut aperçu par Kamil, parti en quête de rescapés. Reb Hanokh tricote des bonnets, des écharpes, des gants et des chaussettes. Les combattants l'apprécient et louent son travail.

### **[La vie en commun]**

Au bout de quelques mois, la vie en commun, les entraînements et les attaques ont fait des partisans un groupe uni, même si tout le monde n'est pas toujours d'accord. Kamil organise des soirées de réflexion, car dit-il « Nous sommes retournés à la nature, mais ce n'est pas pour redevenir des bêtes préhistoriques que nous sommes ici. Nous allons conserver un visage humain, nous ne laisserons pas le Mal nous défigurer ».

Le seul problème est qu'il leur manque des textes pour méditer, c'est comme si on leur avait ôté leur intériorité. Ils aiment bien discuter, mais avec des livres, c'est encore mieux. À ces Juifs préoccupés par les textes, entourés de livres pendant des années et des années et en en étant privés tout d'un coup, Kamil promet des livres bientôt. Fait extraordinaire, au retour d'une expédition, ils trouvent une maison juive

abandonnée, dévastée. De nombreux livres couvrent encore les étagères. Chaque partisan se charge d'une dizaine de livres pour les rapporter au campement. Ils récupèrent ainsi une Bible en hébreu, une en allemand, une en yiddish et quantité de livres de prières.

Voici que l'auteur, ou Edmund, parle enfin de l'ennemi et l'identifie : une patrouille d'Ukrainiens collaborant avec les Allemands les a découverts et ouvre le feu. Les partisans ripostent, ils ont 2 blessés, mais récupèrent des fusils. Les Allemands les combattent sans relâche. Mais depuis qu'ils ont des livres, la vie des partisans a changé. **Hermann Cohen**, l'intendant du groupe, devient leur bibliothécaire. Autrefois il était propriétaire de menuiseries. Presque tous les livres récupérés ont trait au judaïsme. Lors d'une expédition, **Salo**, l'infirmier du groupe, a vu ce qui est advenu de la maison de son oncle, dans laquelle il passait des vacances avec ses cousins. Il est atterré, mais s'interdit de sombrer dans la tristesse et le désespoir. Il dit « Je ne fais que mon devoir en soignant les blessés ». **Danzig**, lui, était libraire. Juifs et non juifs venaient débattre dans sa librairie chaleureuse.

Les partisans trouvent une justification dans leur combat : la survie bien sûr, la défense de leur liberté et la protection des plus faibles que le destin a placés sur leur chemin. Ils se répètent tous les jours les paroles de *Baal Shem Tov*, ce rabbi fondateur du hassidisme (courant mystique du judaïsme) au 18<sup>e</sup> siècle, et dont les paroles ont été adaptées par Martin Buber. D'ailleurs, les partisans marchent sur ses terres, précisément là où il méditait. C'est Kamil qui raconte. Mais les paroles de Baal Shem Tov (qui veut dire Maître du Bon Nom), restent liées à la prière et à l'accomplissement des commandements. Pour **Karl**, cela reste des paroles des temps anciens. « Nous sommes sortis du ghetto, dit-il, pour sauver nos vies, mais aussi pour nous défaire définitivement d'un héritage irrationnel, et vivre en hommes libres ». Karl (en hommage à Karl Marx) est un excellent chef de peloton. Un vrai croyant communiste, très patient. Il sait qu'une partie des combattants est communiste, une autre membre du Bund (Union générale des travailleurs juifs de Lituanie, de Pologne et de Russie - créée en 1897 : premier parti politique juif socialiste et laïc destiné à représenter la minorité juive de l'Empire Russe) ou des

Jeunesses sionistes. Les divergences existent, mais tout le monde est d'accord sur un point : sans un travail sur soi, la section déprimerait profondément. Certains soirs, lorsque l'expédition a été couronnée de succès, avec des victuailles comme butin et pas de blessé, les combattants se mettent à chanter, des chants populaires, des hymnes du Bund ou de mouvements de jeunesse. La musique est bénéfique, elle n'affûte pas les oppositions, mais les unit.

### **[Les ancêtres]**

Parmi les partisans, il y a un vrai trésor : grand-mère **Tsirel**. Elle a 93 ans, un corps léger, mais une mémoire aussi grande que le nombre de ses années. Les combattants lui ont fabriqué une chaise à porteurs. Elle sait des choses que tout le monde ignore dans le groupe. Par exemple, les règles du shabbat et des fêtes, et plus encore, elle se souvient de chacun des parents des combattants. Lorsque quelqu'un vient lui poser une question, elle répond avec mesure. On sent qu'elle est reliée à des mondes avec lesquels les autres n'ont pas de contact. De sa bouche sortent les paroles sages des ancêtres, dont elle est dépositaire. Le petit **Michaël**, qui a 8 ans, aime beaucoup rester auprès d'elle. Il lui demande un jour si elle voyait ses parents, qui lui manquent. Elle répond « Si tu te languis d'eux, c'est signe qu'ils pensent à toi, et qu'ils t'apparaîtront bientôt. ». Une fois, en pleine nuit, elle réveille Kamil, elle a vu s'approcher les « méchants », elle dit les « méchants », pas les ennemis : aussitôt trois unités d'alerte sont préparées, et moins d'une heure après, la patrouille ennemie tombe dans l'embuscade tendue : deux morts et du matériel récupéré. Quand Kamil est venu remercier Tsirel, elle a simplement dit : « Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, je ne suis rien. Je ne vois que ce que Dieu me montre. » Une fois elle a surprit tout le monde en disant : « Je ne sais que vous dire. Je vais poser la question aux ancêtres. »

### **[Les expéditions]**

Chaque expédition est une rencontre avec la mort et le miracle. Il y a souvent des blessés et pour cela la joie n'est jamais entière. Parfois, un combattant périt lors d'une expédition. Il y en a eu 4 jusqu'à ce jour. Ils sont enterrés dans des endroits que seuls les partisans connaissent et qui sont notés sur la carte de Kamil.

Pendant les expéditions, les plus faibles et les plus jeunes restent sous la vigilance d'un peloton. **Maxi** en est. Il est le précepteur de Michaël. C'est lui qui, une nuit, a trouvé le petit garçon, que ses parents avaient supplié de s'enfuir de la gare en suivant les rails. Le petit s'était retrouvé dans les champs. Depuis cette nuit-là, il ne quitte plus Maxi, qui lui enseigne le calcul, la géométrie, le français, et le garçon est brillant. Maxi est un pharmacien d'une quarantaine d'années. Il aime les animaux, et s'abandonne à la contemplation. Un jour, il retrouvera son chien, Eduard, qui a réussi à parcourir plus de 100 kilomètres pour retrouver son maître parmi les partisans.

Les expéditions consistent le plus souvent en recherche de ravitaillement, mais aussi en assaut de patrouilles qui poursuivent les partisans. Les poursuivants ne lâchent pas ce petit groupe, il ne renoncent pas facilement à une poignée de Juifs.

### **[Les repas, les drames]**

Dans le groupe des partisans, il y a aussi **Tsila**, la cuisinière, qui se démène et travaille matin midi et soir, les marmites ne quittent pas le feu, on peut toujours trouver auprès d'elle un alcool ou quelque chose à manger. C'est un vrai cordon-bleu qui transforme un rien en un plat goûteux. Tsila garde le bébé Milio pendant que Danzig part en mission.

Un soir, Kamil prend la tête d'une patrouille pour aller au lac pêcher le dîner. Il est déterminé. Ils reviennent dans la nuit avec une quantité considérable de poissons que Tsila et **Myriam** s'empressent de préparer pendant qu'Hermann Cohen allume des feux pour les griller. La soirée se termine par des chants. Myriam ne parle pas, toute sa famille a été déportée. Elle s'occupe du matin au soir de la lessive, du raccommodage et aide Tsila à la cuisine.

Il y a encore beaucoup de personnages attachants que décrit l'auteur. **Pavel**, par exemple, est un excellent commandant de peloton. Il perd sa montre lors d'une expédition et dit en revenant, l'air changé, qu'il devra apprendre à vivre sans elle. En réalité, il ne se remet pas d'avoir perdu sa petite fille, que sa mère a emmenée loin de lui. Tout le monde cherche la montre. Le lendemain, Pavel disparaît dans la forêt et personne ne le retrouvera. Les partisans plongent dans la mélancolie.

**Werner**, l'un des lecteurs les plus fins, homme calme et combattant dévoué, est secouriste de peloton. Il aime lire et raconte à Edmund que le ghetto pour lui fut un temps étonnamment béni : il y a lu tous les classiques de la littérature française et amélioré sa connaissance de la langue.

Un autre jour, une patrouille tombe sur un paysan Ukrainien. Effondré, celui-ci raconte qu'il ne peut plus supporter ce qu'on fait endurer aux Juifs de son village. Il veut rejoindre le groupe. C'est **Victor**. Il s'avèrera un combattant fidèle, exemplaire, et soignera les rescapés sans faille.

### **[La montée vers la cime]**

L'automne s'achève, l'hiver arrive. Il faut sortir de la zone de l'eau, trop humide, et construire des abris plus solides, des bunkers comme dit Kamil, et des souterrains pour les relier. Le froid et la pluie s'intensifient. Un jour, une patrouille découvre 3 jeunes gens affamés, au comble du désespoir. Ils s'étaient échappés trois mois auparavant d'un convoi de déportation. Stupéfaits à la vue du campement si organisé, rassasiés par la bonne soupe de Tsila, ils demandent à rester et sont accueillis par tous avec chaleur et admis comme futurs combattants. Le temps de se requinquer et de se fortifier. Ils pourront ensuite s'entraîner et participer aux expéditions. L'un des trois se nomme **Isidore**. Il a une jolie voix et par sa bouche sortent des prières. La vieille Tsirel a bien connu son grand-père... qui emmenait le petit garçon à la synagogue des hassidim. Leurs chants étaient doux. Leurs prières ont été intériorisées et Isidore les fait sortir de sa bouche sans effort.

Un jour, une expédition rentre avec un poste de radio et des piles. Elle est accueillie avec des cris de joie. À l'aube, une voix russe à la radio annonce des percées sur le front de Stalingrad. L'armée allemande recule en débandade. Joie des communistes parmi les partisans. Les autres, dont Kamil, sont plus réservés : « Nous devons rester fidèles à nous-mêmes. » À quoi les premiers répliquent : « Être un homme est plus important qu'être un juif. » La vie des partisans s'en trouvent changée. Tous les soirs, ils écoutent les bulletins d'informations, mais Kamil pense qu'il ne faut pas rester dépendant des nouvelles extérieures et qu'il vaut mieux se concentrer sur l'entraînement et l'étude.

Peu à peu, le groupe se déplace en altitude, avec tout le campement. Enfin les partisans arrivent à la cime. C'est un vaste plateau abritant deux forteresses en ruines. De là toute la région s'étend à leurs pieds : routes, chemins de fer, villages, bases militaires. Les bunkers sont creusés et renforcés pour lutter contre le gel. Il y a des provisions, des armes et des munitions. Mais aussi une meute de loups affamés qui les attaquent une nuit...

Au bout de quelque temps, « Nous ne pouvons pas rester ici sans rien faire, dit Kamil. Notre devoir est d'arrêter cette déportation effroyable. »

Une expédition se prépare, la grande, celle dont Kamil rêve depuis qu'il est sorti du ghetto, en accord avec Félix : attaquer des trains, faire dérailler à coups d'explosifs ceux qui conduisent encore des Juifs vers la mort. Une première expédition réussit, malgré une blessure pour Danzig. Des soldats sont tués, mais des juifs sont sauvés, enfants, femmes, vieillards, tous exsangues...

D'autres attaques de train suivront, les wagons déraillent, les partisans sauvent des rescapés... Ils sont maintenant 123 âmes... Mais à quel prix ! Le froid, la neige, le gel, le manque de médicaments et de victuailles entament un moment leur moral, mais ils tiennent bon, la radio annonce que l'Armée rouge progresse. Seulement, le danger n'est pas écarté, Kamil le répète sans cesse : « Il ne faut pas oublier que l'objectif suprême de l'ennemi est et restera l'extermination des Juifs. »

Avant l'aube, une pluie d'obus s'abat alors sur le camp... lui donnant raison.

Je ne vous raconte pas la suite, car nous n'en sommes qu'au chapitre 71, et il faut garder un peu de suspens !

**En conclusion**, comme le dit un rescapé, « Cette petite communauté et le dévouement de chaque combattant a rendu au monde un visage humain. J'ai vu, dit-il juste avant de mourir, j'ai vu de mes yeux ce que les membres de notre peuple sont capables d'accomplir. Après les comportements indignes, les humiliations, la cruauté, des hommes se sont levés de leurs cendres pour redonner la vie et porter secours. J'ai eu la grâce de voir la lumière en l'homme. »

\* \* \*



*Je crois qu'en ce moment, on a besoin de croire qu'il y a encore de la lumière en l'homme...*

---

## 2. - L'époque, les Juifs et l'assimilation : l'héritage nu

---

Aharon Appelfeld est né en 1932 à Czernowitz, en Bucovine, alors rattachée à la Roumanie. C'est comme cela qu'il se présente, il le dira toute sa vie à chaque début d'interview ou de conférence. Il faut expliquer ce que cela signifie.

Czernowitz est une ville tout à fait juive et tout à fait assimilée, une ville agréable, dit-il, où soufflait l'esprit de Vienne. Car depuis la Première Guerre mondiale, la région appartenait à l'empire des Habsbourg. Les juifs souhaitaient fort ressembler aux Viennois, dont le charme les fascinait. Dans ces familles, on trouvait des croyants d'avant, ceux qui croyaient encore par habitude, ceux qui s'étaient détachés sans le savoir, et ceux qui étaient pleinement conscients de s'être détachés. Dans ces familles il y avait des anarchistes, des communistes, des sionistes et des membres du Bund (Union générale des travailleurs juifs de Lituanie, de Pologne et de Russie - créée en 1897 : premier parti politique juif socialiste et laïc destiné à représenter la minorité juive de l'Empire Russe).

Les années 1920 et 1930 se lancèrent dans l'assimilation. L'émigration en masse, le communisme et un effondrement interne minèrent le judaïsme d'Europe de l'Est et menacèrent de le réduire à néant. L'assimilation était partout.

Les grandes communautés, aux racines anciennes et profondes, maintenaient encore les formes traditionnelles, mais c'était par inertie et non sous l'effet d'une force intérieure. C'était le stade final et difficile de la transition entre une unité tribale religieuse, et la petite bourgeoisie moderne. Bien sûr, le milieu produisit les grands esprits juifs qui marquèrent le siècle et prirent l'Europe d'assaut et pas seulement en littérature. Le complexe juif - sensibilité aiguë et vaste culture - n'est apparemment pas une mauvaise recette pour la créativité artistique. Mais il se révéla malheureusement être un poison, en plus d'une occasion de se révéler pour l'individu juif et le peuple juif tout entier.

Le juif petit-bourgeois se considérait libre des anciennes traditions et par conséquent était un candidat potentiel au monde de la haute finance, à la médecine, au droit, à l'industrie.

L'esprit petit-bourgeois engloutit peu à peu toutes choses, en créant une nouvelle mentalité juive qui, pour Aharon Appelfeld, n'a pas encore reçu de nos jours une attention suffisante.

Pour la génération des parents d'Aharon, **l'assimilation** avait cessé d'être un but, c'était un mode de vie, un **héritage**. Personne ne cherchait à la justifier ni à la condamner. Naturellement, c'était une simple affaire de temps, mais dans le cas des juifs, le temps ne fut pas généreux : les processus d'assimilation qui semblaient progresser avec confiance vers l'intégration complète furent arrêtés par une gigantesque main satanique.

La Shoah qui s'abattit soudain sur les juifs les lièrent tous dans les profondeurs de la souffrance, sans faire de distinction entre croyants et les autres. Pour les enfants, la souffrance était essentiellement physique et ne comprenait pas d'examen de conscience, mais pour les parents ce fut la perte d'un monde.

Tout ce à quoi ils croyaient fut balayé en un seul jour. Il ne leur resta que leur judaïté nue. Toutes ces dernières années, ils avaient fui la communauté juive parce qu'il leur semblait que l'héritage ancien les enserrait et obstruait le chemin de leur pleine liberté. Maintenant ils étaient dans le même bateau, juifs de l'Est et de l'Ouest, ensemble sous un ciel de fer. La terreur fut ininterrompue pendant six ans. C'était qui, c'était quoi, un juif ?

On n'oubliera jamais les expressions de stupéfaction des juifs allemands et autrichiens, pour la plupart assimilés depuis des générations, qui furent exilés dans les ghettos de l'Est. Là, ils rencontrèrent avec un immense étonnement les juifs du ghetto, les juifs yiddish, qu'ils s'étaient efforcé d'ignorer depuis tant d'années. La main de Satan, dit Aharon Appelfeld, fit ce que seule, elle pouvait faire : les ramener à l'endroit même qu'ils souhaitaient fuir. On fut contraint de se rencontrer soi-même. Cette rencontre est ce qui obligea à ouvrir et à tenir une comptabilité spirituelle.

---

### 3. Aharon Appelfeld (16 février 1932 - 4 janvier 2018)

---

À l'âge de huit ans, au début de la guerre, Ervin entend sa mère crier, elle est assassinée, presque sous ses yeux. Puis il est déporté avec son père dans un camp ukrainien d'où il s'évade quelques mois plus tard. Il se cachera durant trois années dans les forêts ukrainiennes avant d'être enrôlé dans l'Armée rouge en 1944.

L'Armée rouge adoptait les enfants pour servir dans les cuisines et les cantines. Qui peut mesurer la secousse tellurique de son enfance ? Qui sait la multitude des éclats qu'il cherchait à saisir, à comprendre, à transformer ? Dans son errance, il n'est pas long à apprendre le secret de sa judaïté, qu'il fallait cacher de façon à ce qu'aucune marque n'en soit visible sur lui.

Petit garçon, une question se pose, lancinante : Pourquoi suis-je persécuté ? Est-ce que je sens mauvais ? Est-ce à cause de mes grandes oreilles ? De ma peur de l'obscurité ? Ce secret n'est pas qu'un secret, c'est aussi une catastrophe.

Puis plus tard, d'autres questions, avec les hommes de la Bible : Pourquoi le Juste souffre-t-il ? Pourquoi le Méchant est-il récompensé ? Comment être juif, et surtout Comment faire face à la question de ne pas l'être ?

En 1946, après avoir traversé l'Italie, il embarque sur un bateau et gagne la Palestine. Il a treize ans et demi, il travaille dans un kibboutz, il fait de l'hébreu sa langue maternelle adoptive. C'est une langue concrète, les phrases sont courtes, vont droit au but, sont dénuées de fioritures linguistiques. « J'ai compris très vite, dit-il, que c'était une langue qui correspondait exactement à ce que j'avais vécu. On ne peut écrire sur des grandes catastrophes avec des mots trop grands. »

Il devient citoyen israélien. Il écrit de nombreux romans (environ 40), traduits dans le monde entier. Pourquoi des romans, ou des nouvelles ? Pourquoi pas des mémoires, ou une étude historique ? *Parce que seul l'art*, répond l'auteur, *a le pouvoir de sortir la souffrance de l'abîme*. Il se défend ainsi de n'être pas un écrivain de la Shoah. La littérature, dit-il, doit concilier les trois temps : le passé, le présent, le futur, autrement elle n'est qu'histoire, journalisme ou science-fiction.

Ses manuscrits reposent quatre ou cinq ans dans un tiroir avant d'être repris, coupés, augmentés, corrigés, avant que leur musique le satisfasse enfin, au plus près de ses visions. Il était d'une générosité infaillible avec ses lecteurs et répondait aux questions en étant totalement présent, avec une maîtrise des mots sidérante.

« Dans le chaos de la vie, il faut parvenir à entrer en soi-même pour atteindre une extension de soi-même », disait-il.

Il était végétarien, comme ses parents avant lui. « On ne mange pas une créature vivante » La guerre a intensifié son amour pour les animaux : « La vache contre laquelle je me suis blotti dans une étable et qui m'a donné son lait, le chien contre lequel j'ai dormi et qui m'a prodigué sa chaleur, ne cherchaient pas à savoir si j'étais juif et ne voulaient pas me tuer. »

Toute sa vie, Aharon Appelfeld s'est occupé principalement de questions d'intériorité, de psyché, pour comprendre ce qui lui est arrivé, à lui, et non pas ce qui est arrivé à l'extérieur. Il dit : « Pendant la guerre et après, j'ai eu une vie aveugle. Ma conscience a commencé à s'éveiller en Israël. J'ai commencé à étudier. Jusque là, je n'avais été qu'au cours préparatoire, c'était ma seule éducation scolaire. Acquérir une langue à 14 ans éveille la conscience du lien avec la langue. Construire. L'amour. Étant donné que j'ai vécu les années de construction familiale dans le ghetto, le camp, les forêts, l'errance après la guerre, la question de vivre, comment vivre, et devenue mon sujet central.

Et vivre, cela signifie faire ce que l'on désire sans déranger autrui. Respirer un air pur, avoir du plaisir à sentir sur soi les rayons du soleil, profiter du monde pas de manière hédoniste, mais en toute liberté. »

Il dit aussi : « C'est l'écriture qui m'a appris l'amour, à considérer sérieusement les douleurs de l'homme, avec empathie, à ne pas être méprisant, à parler aux hommes d'homme à homme. » Et aussi : « Pour connaître un homme, il faut savoir comment il aime ses parents, et comment il a été aimé d'eux. »

C'est sans doute là, sans jamais prétendre donner de réponse, en retissant les liens brisés, en permettant de nouveau l'amour, l'affrontement et même les incompréhensions, qu'Aharon Appelfeld a sauvé de l'effacement ce qui avait été

condamné à l'effacement, replaçant la tragédie dans la chaîne des générations, inlassablement, il a tissé les âmes de ceux qui avaient disparu, dans le faisceau des vivants.

Pour compléter :

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Aharon\\_Appelfeld](https://fr.wikipedia.org/wiki/Aharon_Appelfeld)

\* \* \*

**Ouvrages consultés :**

- A. Appelfeld, Les partisans, trad. Valérie Zenatti, éditions de l'Olivier, 2015
- A. Appelfeld, Des jours d'une stupéfiante clarté, trad. Valérie Zenatti, éditions de l'Olivier, 2018
- et tant d'autres, tous aux éditions de l'Olivier
- A. Appelfeld, L'héritage nu, trad. Michel Grinbinski, éditions de l'Olivier, 2006
- V. Zenatti, Dans le faisceau des vivants, éditions de l'Olivier, 2019



Aharon Appelfeld en 2014